

## 15. Retourner au troupeau sur les épaules du Christ

« Qu'il imite plutôt l'exemple de tendresse du bon Pasteur » (RB 27,8).

Je disais que saint Benoît avait fixé les yeux sur Jésus, le Pasteur miséricordieux, et quand il demande à l'abbé d'imiter son exemple, la première chose qu'il exige de lui est que, lui aussi, il apprenne comment il doit être et agir en tenant « les yeux fixés sur Jésus, qui est à l'origine et au terme de la foi », comme nous lisons dans la lettre aux Hébreux (12,2).

Avant d'être pour nous une exigence morale ou un commandement ou une obligation à assumer, la miséricorde est la lumière qui rayonne de Dieu lui-même, la lumière de sa présence au milieu de nous, donc la lumière du visage du Christ et de sa vie. Qui regarde le Christ, qui le contemple, qui accueille l'Évangile, se laisse irradier par la miséricorde du Père, et l'Esprit Saint nous donne la grâce de refléter cette lumière dans nos rapports avec le prochain, qui que ce soit, spécialement le blessé, l'égaré, et aussi le prochain qui est notre ennemi.

Quand saint Benoît, dans ce chapitre 27 de la Règle, se met à décrire le bon Pasteur, il le fait en contemplant le Christ. Il voit dans cette figure tout le mystère du Fils de Dieu incarné, toute sa vie qu'il partage avec notre humanité, il voit sa passion, sa mort, sa résurrection. Le Christ est la révélation de toute la charité de Dieu. Durant son séjour à Rome, saint Benoît a probablement vu des représentations du bon Pasteur de l'art paléochrétien, dans les catacombes, sur les sarcophages et dans les premières mosaïques. Quand il dit que Jésus charge la brebis perdue « sur ses saintes épaules » (RB 27,9), il pense certainement à Jésus portant sa croix. Le geste de Jésus de porter, de nous porter, est sacré, est l'expression de sa divinité, car « Dieu est amour » (1 Jn 4,16).

En commentant la parabole de la brebis perdue selon Luc 15,3-7, au cours pour les supérieurs de l'Ordre Cistercien, je disais avoir découvert récemment seulement qu'une brebis n'est pas si légère comme nous font croire des images romantiques du bon Pasteur où il semble sautiller sur les collines en sifflotant allègrement. Une brebis adulte, et ce sont surtout les « brebis adultes » qui se perdent, pèse entre 45 et 100 kg, donc à peu près autant qu'une personne. Porter une brebis est, par conséquent, pénible, est un sacrifice. Désormais j'y pense toujours quand je suis appelé à soutenir des personnes psychologiquement « lourdes », et je pense surtout à ceux qui m'ont supporté et me supportent encore, car je sais bien que psychologiquement, je suis plus lourd que mon corps qui ne pèse pas peu ...

Jésus savait ce qu'il disait quand il parlait de ce geste de porter la brebis sur les épaules, car il a grandi au milieu de brebis. La Sainte Famille de Nazareth possédait certainement quelques moutons et chèvres et en plus un âne et des poules. Il est bien pour nous de ramener l'Évangile à son réalisme, c'est surtout utile à tous ceux d'entre nous qui vivent dans des pays et des villes où l'on peut rester des années sans voir une brebis, une poule, et encore moins un âne ou un chameau. Le réalisme de l'Évangile est la concrétisation de l'amour de Dieu pour chacun de nous, et nous avons tous besoin de cette concrétisation. Nous en avons un bel exemple dans la scène où Jésus ressuscite la fille

de Jaïre : Jésus n'ordonne pas aux proches de la fille d'aller au temple entonner le *Te Deum* mais de lui donner à manger... (Mc 5,43 ; Lc 8,55)

Le Seigneur nous porte. Il nous porte comme Seigneur, comme *Kyrios*, comme Dieu. Les épaules du bon Pasteur sont « sacrées » parce que c'est Dieu qui nous porte. Déjà le livre du Deutéronome le rappelle au peuple : « Le Seigneur ton Dieu t'a porté, comme un homme porte son fils, tout au long de la route que vous avez parcourue » (Dt 1,31b). Il ne nous porte pas seulement comme un assistant social pourrait nous soutenir, ou un psychologue ou n'importe quelle personne généreuse : il nous porte comme Dieu et en tant qu'il est Dieu. Cela signifie qu'en nous laissant trouver et porter par le Christ, nous faisons une expérience de Dieu. La miséricorde nous fait faire une expérience très intime et constante de Dieu, comme les enfants que j'ai vus en Éthiopie, en Érythrée, en Bolivie, que les mamans portent toute la journée sur le dos, et ainsi ils participent à tout ce que fait leur maman, ils vont partout où va la maman. Dieu nous porte ainsi, ou il voudrait nous porter ainsi.

Mais comme le représente saint Benoît, la manière de nous porter du bon Pasteur et encore plus intense car, en nous portant, le Seigneur ne fait que cela, il se voue totalement à cela, c'est son travail, son activité exclusives. Il a quitté tout le reste, tout le troupeau pour se consacrer exclusivement à chercher et porter la brebis perdue.

Et en nous portant, le Christ s'engage dans une direction. Ce « porter » est un « reporter » qui ramène la brebis au troupeau : « Il partit chercher l'unique brebis qui s'était égarée; il eut de sa faiblesse une si grande compassion qu'il daigna la charger (*imponere*) sur ses épaules sacrées et ainsi la rapporter (*reportare*) au troupeau. » (RB 27,8-9)

Dieu « daigne » nous mettre sur ses épaules. C'est un geste d'humilité : Dieu se met en-dessous de nous. Qui porte sur les épaules, « supporte – *sub porta* », soulève de dessous. Le bambin que le papa hisse sur ses épaules se retrouve plus haut que le papa.

Le Christ nous met sur soi, il nous « impose » à soi, écrit saint Benoît : « *in sacris humeris suis dignaretur imponere* ». La miséricorde, la compassion est un service, on se fait serviteur comme au lavement des pieds. Il n'y a pas de miséricorde sans humilité, sans la douce bonté du cœur du Christ qui nous enseigne à porter son joug, le joug de la charité fraternelle qui porte le poids les uns des autres. « Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour votre âme. Oui, mon joug est facile à porter, et mon fardeau, léger. » (Mt 11,29-30)

Et tout cela, écrit saint Benoît, sert à « reporter » la brebis perdue au troupeau. Je disais que la miséricorde supporte pour reporter. Cela veut surtout dire que la patience du bon Pasteur doit nous aider à faire un chemin, un chemin de retour au troupeau, donc de retour au Père, car le Père est le patron des brebis. Retourner et rester auprès du troupeau veut dire retourner et rester dans la maison du Père. C'est ce qu'exprime Jésus au chapitre 10 de l'évangile de Jean : « Mes brebis écoutent ma voix ; moi, je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle : jamais elles ne périront, et personne ne les arrachera de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tout, et personne ne peut les arracher de la main du Père. Le Père et moi, nous sommes UN. » (Jn 10,27-30)